

Une autre Amérique

Bodies, Rest & Motion de Michael Steinberg

André Roy, Alain Charbonneau, Myriame El Yamani, Gabriel Landry, Gilles Marsolais, Bachir Adjil and Gérard Grugeau

Number 67, Summer 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22859ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A., Charbonneau, A., El Yamani, M., Landry, G., Marsolais, G., Adjil, B. & Grugeau, G. (1993). Review of [Une autre Amérique / *Bodies, Rest & Motion* de Michael Steinberg]. *24 images*, (67), 70–70.

UNE AUTRE AMÉRIQUE

par André Roy

Le cinéma indépendant américain est trop rarement montré à Montréal, surtout depuis la disparition de la salle du Rialto en février dernier, pour ne pas attirer l'attention sur une de ses productions, *Bodies, Rest & Motion*, deuxième long métrage de Michael Steinberg, non pas la meilleure si on pense aux films de Gus Van Sant, de Hal Hartley, de Jon Jost ou d'Allison Anders, mais assez représentative d'un état d'esprit et d'un état des lieux américains.

Ce qui saute aux yeux, et qui est reposant (enfin, on n'est pas agressé!), avec Steinberg et les autres, c'est cette absence de climat de guerre qu'entretient l'ensemble du cinéma américain, celui fabriqué en Californie précisément depuis une dizaine d'années, et qui donne l'impression qu'on n'y parle plus de la vie réelle des Américains. Les indépendants volent à ras le sol du quotidien, dans la recherche d'une authenticité, perdue depuis des lustres dans les cauchemars climatisés et les espaces intergalactiques, entre les pétarades des mitrailleuses et les effets spéciaux tonitruants. On trouve chez eux une volonté de parler de leur territoire intime, du privé, du particulier, dans la proximité et la complicité. C'est à un cinéma presque régionaliste qu'ils nous convoquent, un peu à la manière des romans de Raymond Carver et de Richard Ford, avec ses gens simples (*Simple Men* est le titre d'un film de Hartley), pris entre leurs boulots minables et des blebs perdus, leur désir d'évasion et leurs rêves jamais comblés, des gens sans mémoire, sans passé et sans avenir, dans un présent aussi banal que restreint.

On ne saura rien du passé ni de ce qui arrivera aux protagonistes de *Bodies, Rest & Motion*. Nick, Beth, Carol et Sid sont des êtres là; ils sont englués dans un présent qu'ils ne comprennent pas et qui leur semble vertigineux tant il les consume par son vide. C'est pourquoi ils



Faire surgir la terreur de l'existence ordinaire... Beth (Bridget Fonda) et Sid (Eric Stoltz).

tentent par tous les moyens d'y échapper, sans savoir que par la fuite ils manquent à leur désir. Ils sont écrasés par un réel qui pèse sur eux comme ces beaux ciels rouges du Montana. Nick, vendeur d'appareils de télévision, et Beth, serveuse dans un bar, décident de quitter leur ville du Sud-Ouest pour une autre plus au Nord. Mais êtres velléitaires, ils ne partiront pas. Incertains, fantoches d'eux-mêmes, ils ne croient même plus à l'amour; pendant l'absence de Nick, qui l'a laissée sur le carreau sans crier gare, Beth rencontre un peintre en bâtiment, Sid, et passe une nuit avec lui, mais refuse l'amour qu'il lui déclare. Ce sont des paumés qui ne comprennent pas pourquoi le bonheur qu'ils recherchent ne leur est pas dû aussitôt qu'ils en formulent le souhait.

Leur vie anonyme est regardée lentement, en plans-séquences qui révèlent une influence du cinéma européen (on peut penser ici à Tanner). Le temps filmé doit faire surgir ici la vacuité de cette vie, la terreur de l'existence ordinaire. Mais Michael Steinberg ne réussit pas toujours à insuffler à la banalité une profondeur. La demande d'absolu des personnages se dissout, parfois dans la mollesse, parfois dans la caricature, le cinéaste ayant oublié de solidifier les marques de reconnaissance entre les personnages, ce qu'ils ont en commun et d'irréductible dans leur désenchantement. Ils tournent en rond, car ils n'ont rien sur quoi buter: le réel leur a fait faux bond, il n'est pas cette force extérieure qui, selon le programme même du titre du film, rappelle qu'un corps en repos ou

en mouvement verra son état changer sous son action.

Après les quarante-huit heures d'un week-end qui aurait pu être différent des autres, Beth, Carol, Nick et Sid se retrouvent à leur point de départ, au même endroit. Steinberg a raté quelques bonnes idées, comme ce voyage de Nick à la maison de ses parents. Les personnages n'ont pas acquis entre-temps d'épaisseur existentielle, et ce, malgré un filmage qui prend en compte et sans hystérie les corps (ils ont quelque chose de déglingué, surtout chez Tim Roth qui interprète le personnage de Nick et qui a déjà joué dans *Reservoir Dogs*, autre film d'un indépendant, Quentin Tarantino). Ils n'atteignent pas cette dimension tragique qui aurait étendu leur territoire minuscule à celui, entier, plus vaste, de l'Amérique, c'est-à-dire qui les aurait fait passer du particulier à l'universel.

Mais il n'en demeure pas moins que *Bodies, Rest & Motion* nous montre, avec ses qualités et ses défauts, un autre visage de l'Amérique, sensible, intelligent, inhabituel, non conformiste, auquel nous devons être d'autant plus attentifs qu'il risque de disparaître de cette usine à rêves qu'est Hollywood envahie de plus en plus par les robots et les extra-terrestres. ■

BODIES, REST & MOTION

États-Unis, 1993. Ré.: Michael Steinberg. Scé.: Roger Hedden. Ph.: Bernd Heintz. Mont.: Jay Cassidy. Int.: Phoebe Cates, Bridget Fonda, Tim Roth, Eric Stoltz. 93 minutes. Couleur. Dist.: Alliance Vivafilm.